

**A QUOI S'AMUSE UN CHERCHEUR LITTÉRAIRE ?
ENQUÊTES ET DÉCOUVERTES SUR QUELQUES
TEXTES APOCRYPHES DE GRAHAM GREENE DONT
«L'AUTOBIOGRAPHIE AUTHENTIQUE
D'UNE PROSTITUÉE DE LONDRES»(1938)**

PLAN :

La Fureur d'Ecrire

James Hadley Chase

J'ai Honte de mendier

Ronald Matthews

Pourquoi cette enquête ?

Mon Ami Graham Greene

La Surprise

Matthews, Greene et «J'ai Honte de Mendier»

Gallimard

La parabole de St Luc

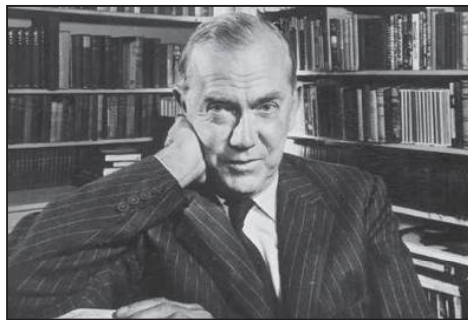
Texte apocryphe : «*Écrit dont l'authenticité est douteuse*». *Sens religieux : passage d'un texte religieux (Bible, Évangiles, Coran) réputé ajouté et donc non canonique.*

Il s'agira ici de définir le rôle du chercheur comme détective faisant une enquête et en tant qu'espion. Il en est de même pour les lecteurs qui doivent suivre les pistes et éviter les pièges laissés volontairement par les écrivains. C'est ce que je vais tenter de faire dans cette présentation.

La Fureur d'Ecrire.

Graham Greene a été un écrivain compulsif, un véritable drogué de l'écriture. Pendant les soixante-quatre ans de son activité littéraire entre 1926 et 1990, il publia soixante-dix ouvrages

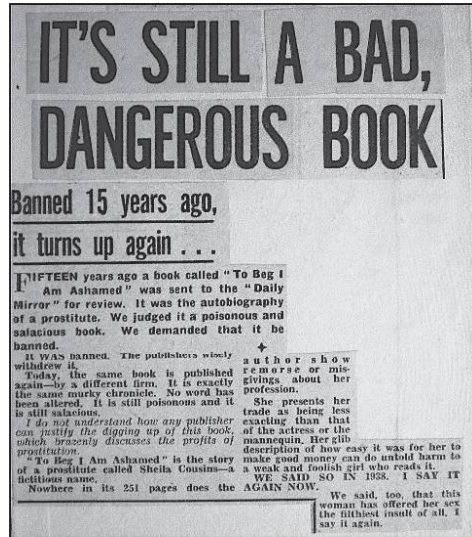
diffusés à plus de vingt millions d'exemplaires, traduits en plus de quarante langues. On estime que, dans le même temps, il écrivait deux-cents lettres par an (un total de cinquante mille lettres). A titre de comparaison Voltaire, puis Céline en ont écrit chacun vingt-mille.



Tout au long de son existence, Greene s'imposa une stratégie d'écriture très stricte. Il se donnait l'obligation d'écrire mille mots par jour (cinq-cents à la fin de sa vie), inscrits dans un petit rond au bas de la page. Greene fit preuve d'une énergie exceptionnelle, comparable à celle de Georges Simenon dont il aimait les livres et de Charlie Chaplin qui fut l'un de ses amis. Comme G.K. Chesterton à qui il avait extorqué un autographe (voir son détective «Father Brown») Greene écrivait sur n'importe quel sup-

port à sa disposition : bout de papier de journal déchiré, dos d'une facture ou d'une enveloppe, page de garde du livre qu'il était en train de lire... L'une des raisons de cette obsession quasi-pathologique était la peur de l'ennui comparable à la mélancolie héritée de Pascal ou au *spleen* de Baudelaire et que son ami Evelyn Waugh redoutait également. Dans l'une de ses autobiographies, «A Sort of Life», («Une Sorte de Vie», 1971) Greene écrivait : *«je veux savoir ce qui se trouve de l'autre côté de l'ennui»*. Il pensait également que c'était indispensable à une bonne santé mentale. Dans «Ways of Escape», («Les Chemins de l'Évasion», 1980), son autre autobiographie, il affirmait : *«L'écriture est une sorte de thérapie, je me demande parfois comment ceux qui n'écrivent pas, qui ne composent pas ou qui ne peignent pas peuvent éviter la folie, la mélancolie, la peur panique qui est inhérente à la condition humaine»*. David Lodge, qui interviewa Greene à plusieurs reprises, développa le même thème dans son roman, «Therapy» (1995). Une des raisons pouvant justifier l'attribution à Greene de plusieurs textes apocryphes vient en partie de la multiplicité de ses fonctions dans le monde littéraire : à la fois écrivain, éditeur («Eyre and Spottiswoode», «Night and Day»), agent littéraire ; ainsi que les nombreux contacts qu'il entretenait dans ces différentes sphères. Sa célébrité et la grande valeur marchande de la simple mention de son nom ne pouvait qu'attirer l'attention des éditeurs et des libraires spécialisés dans la vente des premières éditions. Ce marché juteux a tout intérêt, en effet à indiquer le nom de Greene à propos d'un ouvrage dans leur catalogue, même s'il ne s'agit que d'une participation minimale de l'auteur, une co-écriture, quelques révisions thématiques ou orthographiques, deux ou trois conseils plus ou moins soutenus en reliant un manuscrit avant publication.

C'est ainsi qu'il fut parfois suggéré que Greene avait beaucoup aidé Charlie Chaplin pour écrire son autobiographie, alors qu'en réalité il avait lu les premiers chapitres, avait été très impressionné par la qualité de son écriture et l'avait recommandé à The Bodleyhead (1964), son éditeur.



James Hadley Chase.

On a parfois dit que Greene avait écrit l'un des romans (voire plus) de l'Anglais (se faisant passer pour Américain), James Hadley Chase, auteur de nombreux romans noirs, très apprécié en traduction française dans la célèbre Série Noire de Marcel Duhamel chez Gallimard. Tout commença par un article du «Figaro» en 1966, reproduit le 5 octobre 2006, sous le titre de «Graham Greene brouille les pistes» rédigé par un certain Oliver Alban à l'occasion de la publication, en 1966, de la traduction française de «The Comedians» («Les Comédiens»), de Greene. L'épisode raconté a de forts accents greeniens. C'est une rencontre due au hasard au

moment où Oliver Alban prend refuge, à cause d'une averse, dans le bar de l'hôtel du Port Royal à Paris où il surprend Graham Greene installé en train de boire un gin tonic. Oliver Alban insiste d'ailleurs sur l'état de béatitude de Greene et sur sa voix pâteuse. Dans le corps de l'article, Alban révèle, à juste titre, les nombreux liens unissant Graham Greene à James Hadley Chase depuis la fin de la Deuxième Guerre Mondiale.

Au cours de cette conversation, Greene aurait confié à Oliver Alban qu'il avait été «épaté» par la technique littéraire de «Pas d'Orchidée pour Miss Blandish» (1939), de Chase. En prenant la direction d'une maison d'édition 'Eyre and Spottiswoode' dont il était devenu sous-directeur au cours de l'été 1944 et directeur jusqu'en 1948, Greene avait proposé à Chase de publier un de ses romans noirs : «More Deadly than the Male» (1946), («Elles attigent», Gallimard, 1951). L'entretien s'était conclu par ces mots de Greene qui ne pouvaient laisser aucun lecteur du «Figaro» indifférent : «*Ce livre, «Elles attigent», si vous voulez tout savoir, mon cher Oliver, c'est moi qui l'ai écrit d'un bout à l'autre.*»

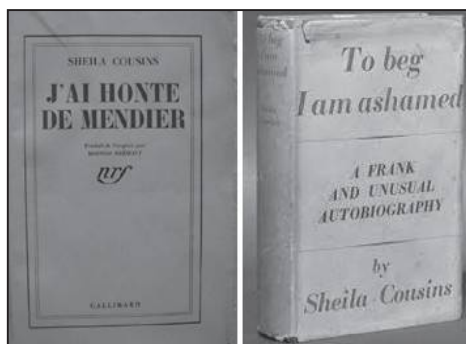
Il suffit maintenant d'ajouter que «Le Figaro» avait été victime d'un énorme canular. En effet, Olivier Alban n'existe pas en tant que personne réelle. Ce prétendu journaliste-critique littéraire est un personnage purement fictif de bandes dessinées issu de l'imagination du dessinateur Jean-Claude Floç'h sur des textes de François Rivière, tous les deux auteurs de six albums de BD. C'est ce même soi-disant journaliste qui signa l'article du «Figaro» publié en 1966 et en 2006.

Il fut même suggéré, sans sourire, que Greene avait écrit les quatre-vingt neuf romans de Chase, pour des raisons alimentaires, Greene n'ayant pas d'impôts à payer sur des livres sur lesquels son nom n'apparaissait pas, même s'il les avait écrits !

Pour rester sérieux, il est probable, en réalité, que Greene, en tant qu'éditeur, avait fait une relecture très minutieuse et réécrit certains passages (assez reconnaissables) du roman noir de Chase. Il est d'autre part également tout à fait possible que Chase ait servi de modèle à Greene pour le personnage de Rollo (Holly) Martins, auteur de Westerns très populaires, et ami de Harry Lime interprété à l'écran par Joseph Cotten, dans «Le Troisième Homme» de Greene.

«TO BEG I AM ASHAMED : THE AUTOBIOGRAPHY OF A LONDON PROSTITUTE» :

«J'AI HONTE DE MENDIER» 1938.



En plus de ses soixante-dix ouvrages publiés, on attribua à Greene un roman apocryphe «To beg I am ashamed : The Autobiography of a London Prostitute» (J'ai honte de mendier : L'autobiographie d'une prostituée de Londres) sous le pseudonyme de Sheila Cousins, publié en 1938.

Les catalogues des ouvrages de premières éditions annoncent toujours officiellement que les auteurs de «v...» sont Ronald Matthews et Graham Greene (ou, «avec des rajouts par Graham Green») dans le but, grâce à la simple mention de son nom, d'en augmenter considérablement le prix.

Ronald Matthews

Greene rencontra Ronald Matthews pendant l'été de 1936 au cours d'un cocktail à Westminster, où ils furent présentés comme ayant tous les deux fait leurs études à Oxford. Leurs fréquentes rencontres s'interrompirent pendant la guerre et reprirent ensuite. Ronald de Couves Matthews (1903-1967) avait été journaliste, correspondant du «Daily Herald» en URSS entre 1932 et 1947 où il épousa la romancière soviétique Tanya Svetlova («Russian Wife, Russian Child», 1949) et au «News Chronicle». C'était un traducteur et un auteur qui écrivit un livre sur les révoltes dans les pays émergents : «Africa Powder Keg» publié en 1966 par The Bodley Head, dirigé par Greene. Les deux hommes avaient plusieurs points communs : tous deux, ex-anglicans, s'étaient convertis au catholicisme, aimaient les voyages lointains, les nombreuses tournées dans les pubs et la fréquentation des prostituées de Londres où ils se réunissaient tous les samedis soirs dans un restaurant du West-End où ils pouvaient discuter de femmes, d'écriture et d'édition.

Pourquoi cette enquête ?

Mon Ami Graham Greene.

En 1957, puis à plusieurs reprises, Greene refusa systématiquement de permettre à Ronald Matthews de publier en anglais le livre qu'il avait écrit à son sujet : «Mon Ami Graham Greene». La raison invoquée tout d'abord était que c'était un livre lamentable et très mal écrit. Dans une lettre au Père Blanchet écrite le 14 juillet 1961, Greene écrivait : «*Franchement, je n'aime pas du tout le livre de Matthews et je pense qu'il a très mal retranscrit nos conversations*».

Ce refus de publication de l'édition originale en anglais fut renouvelé même après la mort de Matthews, comme son fils, Christopher,

l'expliqua en 2000. Greene estimait alors que Matthews était un parasite, ne le complimentant de façon exagérée que pour mieux lui escroquer de l'argent.

A ce propos, une autre question, d'ailleurs pas encore résolue, est que, selon Norman Sherry, l'un des biographes de Greene, celui-ci décida de payer pendant huit ans tous les frais universitaires de Christopher, fils de Matthews. Quelle pouvait en être la raison ?

La Surprise

Les chercheurs ont parfois de bonnes surprises souvent dues au hasard. Ce fut mon cas en commandant sur Internet (Abebooks) l'édition de «Mon Ami Graham Greene» par Ronald Matthews. Le libraire ne se rendit pas compte de l'importance de la dédicace privée inscrite sur la page de garde du livre, pour un ami belge du traducteur. Le traducteur, Maurice Beerblock avait envoyé et dédié son propre exemplaire du livre à l'un de ses amis belges, Mr Van Mall. En voici le contenu complet :

« Mon cher Van Mall,

Ceci n'est pas une dédicace. On ne dédicace pas le livre d'un autre. Et d'ailleurs, plus qu'un livre, ce n'est qu'une plage, tant il est émaillé de coquilles. J'ai corrigé la page huit, mais n'ai pu trouver le temps et le courage d'aller plus loin. La vie est trop courte. Heureusement, comme on dit à Bruges : (en flamand) «Man is maar ean dood schulvig» («On ne meurt qu'une fois») ! Heureux de vous revoir d'aplomb. Dommage que vous ne puissiez lire les passages supprimés dans «MON AMI GRAHAM GREENE» par Graham Greene lui-même. Je vous en reparlerai. Votre ami Maurice Beerblock ».

Je continuai mon enquête pour tenter de connaître les passages que Greene ne voulait pas être traduits. Il fallait essayer de trouver l'édition originale en anglais qui avait nécessairement existé au départ pour être confiée au traducteur.

Maurice Beerblock mourut en 1962. Je contactai son fils, Jean-François, également traducteur belge pour lui demander de chercher dans les archives de son père s'il pouvait trouver trace du manuscrit original en anglais qui lui avait servi pour sa traduction, y compris avec l'indication des passages que Greene lui avait demandé de ne pas traduire. Malheureusement, à ce jour, cette démarche s'est avérée infructueuse, Jean-François Beerblock pensant qu'à part quelques manuscrits non classés, que son père comptait peut-être traduire et déposer à Bruxelles, il avait probablement brûlé les autres documents en sa possession.

Une simple lecture du texte en français de « Mon Ami Graham Greene », de Ronald Matthews pourrait donner certaines des raisons pouvant expliquer cette interdiction impérative de publier ce texte en anglais. En voici une brève liste : l'argument est souvent peu précis. Matthews répète souvent : « *je ne me souviens pas* ». Il mélange deux biographies : celle de Greene et la sienne, donc anticipe les propres autobiographies de Greene. Il fait une très mauvaise critique de « The Man within » et écrit : « *Ce livre est le fait d'une impasse* ». Il cite souvent « The Man of Action » et « Rumor at Nightfall », que Greene reniera tous les deux et dont il interdira la republication. Matthews les résume longuement et les critique très durement : « *Il est certain qu'il est peu de lecteurs qui puissent croire ou s'intéresser, si peu que ce soit, à ses personnages aussi dépourvus de vie que des pions sur un échiquier* ».

Toutefois on peut se demander si ces différentes maladresses suffisent à justifier la condamnation définitive de Greene et son interdiction d'accepter une parution en anglais ?

Matthews, Greene et « J'ai honte de mendier ... »
Selon le « Time Magazine » du 6 juin 1938,

la publication par Routledge de « J'ai Honte de mendier... » avait été prévue pour le début avril 1938. Le livre avait été proposé à Routledge par Pearn, Pollinger and Higham, les agents littéraires de Greene. Le contrat avait été signé par Ronald Matthews.

En effet, en juin 1937, Ronald Matthews envoya à l'éditeur Routledge le texte de présentation pour la jaquette du livre. En janvier 1938, le service juridique de la maison d'édition lui demanda de changer le nom des personnages pour éviter les poursuites. La note de l'éditeur mettait en garde les lecteurs : « *Pour éviter de porter préjudice à des personnes innocentes impliquées dans cette histoire, chaque personnage, y compris l'auteur a reçu un nom fictif* ».

Ironiquement, le nom de deux habitués de la prostituée fut conservé : Graham et Matthew ! Les éditeurs demandèrent également que le mot de « prostituée » ne figure plus sur la jaquette, mais Routledge eut la mauvaise idée d'ajouter un bandeau autour du livre destiné aux libraires, et reprenant la mention de « L'autobiographie d'une prostituée de Londres »!

Des exemplaires destinés aux critiques furent envoyés au « Daily Mail », au « Daily Mirror » et au « Spectator ». Les trois journaux publièrent immédiatement des articles avec des gros-titres au vitriol :

UN LIVRE IMMORAL ! UN LIVRE HONTEUX ! IL FAUT L'INTERDIRE ! Un exemplaire fut envoyé au Ministère de l'Intérieur (Home Office) par le Conseil de la Moralité Publique dirigé par l'évêque de Londres. Peu après, Routledge reçut une visite de la police avec l'ordre de retirer le livre de la circulation, ce qu'ils firent immédiatement. Tous les exemplaires durent être rapportés chez les libraires ou détruits. Bien entendu, quelques-uns furent préservés et se vendent à des prix très élevés : la première édition Routledge de 1938 interdite se

vend actuellement entre deux-cent cinquante et mille deux-cents livres. (trois-cents et mille quatre-cents euros).

Quand le livre fut republié en 1953, «The Daily Mirror» confirma que c'était un livre tout aussi nuisible et dangereux pour les jeunes : «*Il y a quinze ans, un livre intitulé 'J'ai honte de mendier' «To beg I am ashamed» a été envoyé au «Mirror» pour faire l'objet d'une critique. C'était l'autobiographie d'une prostituée. Nous avons dit que c'était un livre dangereux et salace. Nous avons exigé qu'il soit interdit. Il fut interdit. Les éditeurs le retirèrent de la circulation. Ce même livre est de nouveau publié chez un autre éditeur.*»

Cela, bien entendu, laissait la question sans réponse : qui était l'auteur de cette autobiographie, dissimulée sous le pseudonyme de Sheila Cousins ? Selon Norman Sherry, qui ne disait pas comment il avait obtenu cette information, son véritable nom était Edith Margaret Emma Robinson.

Pour accroître le mystère, la prostituée, âgée de vingt-six ans et s'exprimant à la première personne, s'appelle Sheila Stelling et, dans un bar de Soho, elle est présentée à Betty Cousins, la romancière. De façon amusante, le nom d'origine a été laissé quand la narratrice est détenue au poste de police : «*Mon nom fut appelé : 'Sheila Cousins' !*»

Le livre fut pourtant publié et diffusé la même année, mais pas par Routledge, par «The Obelisk Press» – une maison d'édition anglaise, fondée par Jack Kahane, située à Paris place Vendôme, spécialisée dans la publication de romans pornographiques en anglais non soumis à la censure anglaise ou américaine, à condition de ne pas être introduits en Angleterre ni aux Etats-Unis dans les bagages des voyageurs. (un bandeau indiquait d'ailleurs «*not to be imported into Great Britain or USA*»). Ce même éditeur

publia également Henry Miller et sa muse, Anaïs Nin, ainsi que James Joyce et Lawrence Durrell. Pour Henry Miller, il publia «Tropic of Cancer», intitulé tout d'abord «Crazy Cock», avec une couverture de Maurice Girodias.

«J'ai honte de mendier...» fut répertorié comme ayant eu huit impressions, mais les impressions deux à sept ne purent jamais être trouvées. Apparemment l'Obelisk Press gonflait souvent le nombre d'impressions pour augmenter ses ventes ! Il y eut également en mai 1938 une édition américaine par Vanguard (la mienne, moins chère) qui, curieusement n'eut aucun problème avec la censure !

Griffonné au crayon en forme de zig-zag, sur un morceau de papier à peine lisible découvert dans les archives d'Austin, Greene expliquait qu'il n'avait peut-être pas le droit d'écrire une critique de «J'ai honte de mendier» : «*Je n'ai peut être pas le droit d'écrire une critique de ce livre car j'en connais personnellement le «nègre» (the ghost) et j'ai été présenté à «Mrs Cousins» pendant que le livre était écrit, mais au moins je peux assurer au lecteur que cette fiction ne lui est pas présentée comme étant un chef-d'œuvre. Il fit de même dans la préface qu'il écrivit pour l'édition allemande (Shelden).*»

Greene finit par publier plus tard son brouillon (en le modifiant légèrement) dans un article du «New Statesman and Nation» du 21 novembre 1953.

Une édition en anglais (même texte) très recherchée par les collectionneurs a été publiée au Kitabistan à Allahabad (Inde), en 1949.

En Angleterre, le livre fut republié sans incident par the Richards Press en 1953, avec une recommandation de Greene sur la couverture. Dans sa critique élogieuse de 'J'ai honte de mendier' du «The New Statesman and Nation» de novembre 1953), Greene sélectionna quelques passages, probablement écrits ou amendés par lui-même ,

tels que « *Il y avait un démarcheur au menton criblé de petits trous qui avait l'air d'avoir été grignoté par un rat et un vieillard au visage d'un rouge marbré et une petite bedaine qui semblait ne pas lui appartenir et être indépendante tandis qu'il avançait* ».

Dans le brouillon retrouvé à Austin, Greene ajoutait d'ailleurs qu'il ne s'agissait pas d'un roman totalement pornographique : « *En fait, une grande partie du roman ne parle pas du tout de prostitution. Cousins est admirablement honnête quand elle décrit l'horreur de la profession : non pas l'acte physique mais la perte de la personnalité, l'ennui et le caractère répétitif des conversations masculines* ».

On aurait pu ajouter d'autres passages où la prostituée, née en 1910, âgée de vingt-six ans et parlant à la première personne utilise souvent l'humour pour éviter le pathos : « *Jamais, même à l'école, je n'avais compris que c'était au milieu d'une foule que l'on pouvait se sentir aussi seule. Autour des lavabos dans la salle de bain embuée et enfumée, les filles se battaient pour trouver la meilleure place, des filles avec des cercles rouges sous les bras et des poitrines saillantes dès l'âge de quatorze ans, comme si elles avaient été élevées à la Guinness dès le berceau !*

Dès 11h 05, il y avait un certain nombre de corps épars autour du pub, qui soignaient le mal par le mal afin de se guérir de la cuite de la veille! Nos façons d'accoster le client sont différentes... On se rend compte, en marchant par couple, que le choix des clients est semblable à celui qui prend une côtelette plutôt qu'une autre sur le grill !

La réaction de Sheila lorsque ses clients lui posent toujours la même question semble tout à fait raisonnable et incite même à la réflexion : « *Quels sont vos plans pour améliorer votre avenir ? Il ne leur vient pas à l'esprit que la même question pourrait être posée à une dactylo gagnant trois livres par semaine ou à une vendeuse à deux livres.*

Comme elles, dans les pires moments, je me console dans l'espoir perpétuel que quelque chose de bien pourrait arriver... »

Un épisode important au début du livre est lorsque la jeune Sheila se fait prendre en train de chaparder dans un magasin avec ses copines. Elle écope de deux ans et demi dans une maison de correction où, dit-elle, « la vie devient un véritable enfer ». Le livre devient alors une véritable chronique sociale dénonçant les prisons pour femmes, celles-ci étant toutes issues des classes sociales les plus défavorisées.

GALLIMARD

En 1939, il y eut une version française publiée par Gallimard, intitulée « J'ai honte de mendier », traduite par Madeleine Brémont. Le livre avait été sélectionné par Gaston Gallimard lui-même pour être traduit, en avril 1938. La traductrice écrivit que le roman était comparable à un livre de Céline : « *C'est le « Voyage au bout de la nuit » d'une femme, mais écrit dans un style académique* ». Le tirage fut de cinq mille cinq-cents exemplaires, presque tous vendus. Le lien avec Greene fut encore renforcé car le manuscrit fut remis à Gallimard par la première traductrice de Greene, Denise Clairouin qui fut arrêtée comme agent des Services secrets et qui mourut dans un camp de concentration.

Une autre édition en français fut envisagée en 1955, dans la collection « La Méridienne », dirigée par Raymond Queneau, mais les éditeurs renoncèrent à cette republication, en estimant que le livre avait trop vieilli.

Cette traduction en français chez un éditeur aussi prestigieux que Gallimard pose un certain nombre de questions : comment Antoine Gallimard avait-il été amené à décider de publier ce récit assez « risqué », si ce n'est en lui reconnaissant un intérêt littéraire certain ?

Il est important de relever l'importance du

sous-titre, avec la mention de « l'autobiographie d'une prostituée de Londres », qui a été supprimée dans l'édition française chez Gallimard, mais aussi dans la version espagnole : « Mendi-gar me da vergüenz », et la version allemande. Sa mention, ou sa suppression, change totalement l'horizon d'attente du lecteur s'attendant ou non à des révélations pornographiques ayant attiré l'attention des censeurs.

LA PARABOLE DE SAINT LUC

Le sous-titre, 'to beg I am ashamed', 'j'ai honte de mendier' est une citation biblique, tirée de l'Évangile de Saint-Luc (16 : 3). Il s'agit de la parabole de l'intendant malhonnête, dont l'interprétation est délicate. L'intendant ayant mal géré les biens de son maître va être renvoyé. Il considère qu'il n'a pas assez de force pour se mettre à travailler la terre et qu'il est trop fier pour se mettre à mendier (« To beg I am ashamed »). Il est certain qu'une soi-disant prostituée choisissant une parabole tirée d'un évangile pour introduire son autobiographie ne pouvait qu'attirer l'attention des critiques.

En guise de conclusion ouverte, voici comment Ronald Matthews, dans « Mon Ami, Graham Greene » donnait les circonstances de sa rencontre avec la prostituée, y associait Greene et disait clairement qu'il avait été le « nègre » de l'auteur du livre « *qui n'avait pas eu l'habilité littéraire pour faire justice à son histoire émouvante et surprenante* ».

Voici le passage, intégralement :

« [Rentrant chez moi à pied, tard à Piccadilly,

je fus accosté par une prostituée dont l'allure me frappa sur le champ, non seulement par la dignité de sa tenue, mais parce qu'elle parlait avec l'accent incontestable d'une lady. Chez elle, elle me fit voir une liasse de feuillets. C'était un manuscrit, ou plutôt quelques chapitres décousus d'une autobiographie qu'elle avait commencée en un lieu qui était le dernier auquel on pût penser : à Singapour. Un coup d'œil que j'y jetai et quelques minutes de conversation avec cette femme suffirent à faire apparaître clairement deux choses : d'abord qu'elle avait une histoire à conter, une histoire émouvante autant qu'imprévue ; ensuite que, muette devant une feuille de papier, elle était en outre incapable de la raconter elle-même. Un éditeur fut vite trouvé qui accepta de patronner le livre que j'écrivais d'après les souvenirs de la femme. Trois mois durant, je passai toutes mes matinées, de dix heures à midi, à prendre des notes sur la lamentable odyssee. (Il va sans dire que Graham rencontra la personne avant de s'embarquer pour le Mexique). Elle se situait exactement à cette morne frontière entre le sans ressources peu débrouillard et le tragique dont Greene a tiré tant de ses propres personnages. Le livre fut mené à bien. C'était la relation plutôt pétillante d'un voyage vers un destin qui ne pouvait qu'être que fatal ». Ronald Matthews.

Il reste à décider si ce passage de « Mon Ami Graham Greene » était suffisant pour obliger impérativement Greene à ne jamais accepter que Ronald Matthews puisse publier son livre en anglais ?

Je laisse les auditeurs et les lecteurs seuls juges.

François GALLIX